

L' archipel du Mikar (suite)

L'école en jardin

Les Narkossis n'utilisent pas l'écriture. Ils la méprisent. Aussi dans leur pays, ne trouve-t-on aucune école comme nous les bâtissons mais des jardins qui tiennent lieu de cahiers et de tableaux noirs. L'enseignement des enfants se fait exclusivement par les soins dispensés aux potagers et aux massifs de fleurs.



Une simple plate-bande de poireaux, par exemple, offre une formidable invitation à la géométrie, à l'arithmétique : il convient d'établir le périmètre de la planche mise en culture, d'en tracer des lignes droites ajustées aux angles de 90° , de diviser en rangs la superficie du parallépipède ainsi défini, de mesurer chacun de ces éléments afin de calculer le nombre de plans de poireaux à repiquer dans chaque rang en tenant compte de la succession des intervalles multipliés par le nombre de rangs, etc.... On voit tout le parti mathématique qu'on peut tirer d'un potager auprès d'élèves ambitieux de rapporter des légumes pour la soupe.

Encore ne s'agit-il ici que d'un niveau d'enseignement élémentaire. Plus ardu ? Lorsqu'on entreprend d'éclaircir un semis de radis, cela conduit tout naturellement au calcul des probabilités. Ou bien, désherber les rames de petits pois de leurs intrus de liserons, oui, cela accule bientôt aux redoutables perspectives de la virgule flottante. Sans compter les problèmes d'extractions de racines carrées, si familiers en botanique.

Il conviendra bientôt de déterminer le bon quartier de lune pour repiquer les poireaux avec succès - et voilà nos élèves qui lèvent le nez au ciel. Ils s'initient à l'astronomie. Ils constatent vite que la lune rousse flatte la betterave, que la lune mouillée épaissit les côtes de bettes, que la lune fantôme, si favorable aux tubercules alimentaires, déteste les bulbes à fleur, etc. Que tirer les asperges lorsque brille Véga, les rend fibreuses. Ils chantent :

Semons fin avril

L'haricot à fil

L'haricot à grains

Semons-le fin juin

Ces effusions chorales marient le poème à la musique et voilà introduite l'éducation artistique par la célébration du calendrier. Le cours du temps s'apprend dans le jardin par l'observation du roulement des astres, des solstices, des équinoxes. On découvre ainsi l'emboîtement des saisons qui font éclore les cerisiers et les vertus du zodiaque où se démène l'Histoire.

Ensuite, sans baisser le nez, les élèves mesurent dans le ciel l'ombre et l'ensoleillement, le rose au soir de l'horizon, le vent porteur de pluies, d'anticyclones, de cumulo-nimbus et, sous prétexte d'organiser les arrosages, les voilà versés en météorologie. Ils observent abeilles et papillons en travaux de pollen, et voilà qu'ils



découvrent l'entomologie. Ils rencontrent le moineau prédateur, le hérisson, la taupe, le crapaud : autant de nouveaux Buffon s'éveillent au catalogue des vertébrés.

Ainsi le jardinage ouvre-t-il tout l'éventail des connaissances.

Même l'éducation religieuse y trouve son cadre : la création originelle dans l'Éden de la Bible, le Paradis sucré destiné aux zéloteurs du Coran, le figuier sous lequel Seigneur Bouddha s'illumina, les dryades honorées par les animistes - autant d'introductions horticoles pour captiver des prosélytes.

Les métiers de gratter la terre, loin de revenir comme chez nous aux handicapés bénéficiaires d'emplois réservés, attirent là-bas les citoyens les plus savants et les plus habiles. On ne devient professeur qu'après de sévères concours de rempotage, d'arrosage, de taille, de sarclage et autres techniques agricoles qui conduisent au titre prestigieux de maître de jardin.

Leur mépris de l'écriture conduit les Narkossis à dédaigner les livres. Ils ne se privent pas pour autant des plaisirs de la littérature. Simplement, ces plaisirs, ils les recherchent dans les jardins. Ils feuilletent les parcs municipaux. Ils parcourent les serres des maraîchers comme nous entrons dans un roman-fleuve. Ils vont voir fleurir les pruniers ou rougir les érables, cela tient lieu de livres d'art. Ils s'offrent des pots de fleurs comme on s'envoie des poèmes. Ils organisent des compétitions de géraniums aux fenêtres comme les Japonais, dans leurs journaux, des concours de haïkus. Certains squares cachent un intrus, une plante vénéneuse qu'il faut démasquer comme dans les romans policiers. Chaque année, on décerne le Goncourt du Village fleuri : cette récompense attire les touristes, procure fortune et notoriété. Il y a même des foires, on les appelle les "jardins ouvriers".

Ce système du jardinage condamne la littérature mandoque à ne durer qu'une saison. Tout grille durant la mousson sèche, chaque auteur devra proposer un nouveau titre aux premières pluies. Impossible de se reposer sur ses œuvres complètes, sur des fleurs de rhétorique éculées. Cela donne une littérature vraiment vivante, pleine de sève nouvelle et d'autant plus vigoureuse que chaque ouvrage ne dispose que de quelques semaines pour conquérir son audience. Les écrivains surprennent sans dérouter. Quel bonheur !

Gastronomie des Frachiniens



Les Frachiniens se croient les meilleurs gastronomes du monde à cause de leur appétit pour les nourritures en décomposition.

Les autres peuples, en effet, se contentent d'assaisonner des aliments soit crus soit cuits - cuisson qu'ils obtiennent en grillant sur des braises, en bouillant dans l'eau ou dans l'huile, en plongeant dans la vapeur ou dans un four. Les Frachiniens ne négligent aucun de ces procédés mais ils y ajoutent les vertus de la pourriture.

Le blé, par exemple, qui constitue la base de tous leurs repas, ils ne le consomment pas sous forme de bouillies ni de galettes. Ils en font une pâte qu'ils laissent avarier quelques heures à l'air tiède, y ajoutant au besoin quelque ferment ; cette opération dégage des gaz qui doublent le volume de la pâte. Il ne reste plus qu'à formater en boules, en bâtons, en couronnes qu'on passe au four pour obtenir des pains levés de bulles d'air dont les Frachiniens prétendent que le monde émergé leur envie.

De même leurs boissons. La plus populaire s'obtient en faisant pourrir le jus du raisin. La décomposition

s'en trouve si adroitement achevée que les spécialistes eux-mêmes n'y reconnaissent plus le cépage primitif mais des parfums de banane ou de violette, des arômes de châtaigne, d'humus, d'abricot mûr ou de fruits rouges - bref : tout, sauf le goût du raisin.

Les Frachiniens ont acquis une telle maîtrise de ces boissons obtenues de la putréfaction de fruits, qu'ils en fabriquent de toutes les couleurs, du blanc, du gris, du rouge, du rosé, du vert, du gros bleu, du patiné à la pelure d'oignon. Ils lui font prendre tous les goûts, du plus âpre au plus douceâtre. Il les appellent « vin ».



Comme pour parfaire ces procédés de putréfaction, ils gardent pendant des années ces vins en citernes de bois, enfouies dans l'humidité de souterrains. Des années ! Au bout de tant de saisons, jugez si la pourriture originale n'atteint pas un putréfaction superlative ! Cependant, au contraire de tous les autres aliments que l'âge détériore et qu'on soumet aux dates limites de consommation, il semble que pour la vente de cette boisson, l'antiquité en fasse augmenter le prix comme si l'accomplissement dans le rance et le faisandé garantissait la qualité.



Comble de l'art dans la pourriture, les Frachiniens garnissent certains vins de bulles d'air ainsi qu'ils le font pour le pain. Ces bulles n'ont aucun goût mais chatouillent habilement la langue et le gosier. Elles dissimulent la médiocrité de la boisson. Les Frachiniens tiennent ces bulles en si haute estime qu'ils sirotent cette boisson gazeuse pour célébrer leurs fêtes.

Au reste, les Frachiniens raffolent des breuvages effervescents. Ils en obtiennent aussi de la fermentation des pommes. Ou mieux, ils en tirent de la pourriture de grains d'orge mêlée à du houblon. Ce mélange produit un liquide jaunâtre assez semblable à de l'urine, couleur prémonitoire puisqu'en effet cette boisson possède de puissantes propriétés diurétiques. Quand on la verse dans un verre, elle se couvre d'une épaisse mousse blanche. Cette mousse n'a aucune qualité désaltérante ni même grand goût, étant pour l'essentiel constituée, elle aussi, de bulles d'air. Pourtant, on juge de la qualité d'une bière à la présence, à l'épaisseur et à la fermeté de cette mousse.

La bulle semble ainsi une constante dans la tradition alimentaire frachinienne.

Enfin que dire de leur façon de consommer le lait ? Il le laissent coaguler, le filtrent puis abandonnent ce caillé à la putréfaction qu'ils encouragent en y disposant des mucilages. Cette pâte s'altère alors. Elle se dessèche lentement dans l'obscurité des caves. Elle se corrompt, se boursoufle. Elle affine des puanteurs putrides. Ils appellent fromages les résultats de ces pourritures. Là encore, comme pour les vins, les Frachiniens ont acquis une telle habileté qu'ils en fabriquent de toutes sortes, de tous les goûts, de toutes les couleurs, de toutes consistances, depuis la glu jusqu'au marbre - et même certains, eux aussi, garnis d'inévitables bulles qui se révèlent en trous à la coupe.



La vénération qui entoure les grands cuisiniers indique en quelle estime les Frachiniens tiennent l'art de la table, pour eux le premier. On dépense une fortune pour goûter une soupe signé d'un Chef renommé. Bien entendu, ces artistes tiennent secrètes

les recettes qui assurent leur gloire.

A la fin du siècle dernier, le célèbre Maurice Murinais n'eut aucun égal aux fourneaux. On vantait le fumet inouï de ses sauces, le lié de ses marinades, la subtilité de ses cuissons vapeur. Pour réaliser ses chefs d'œuvre, il s'enfermait dans son laboratoire où il ne permettait à personne de le seconder tant il craignait les espions. Cependant il avait promis de laisser à sa mort le détail exact de ses recettes et tours de main, afin que les générations futures n'ignorent rien de son génie. Après les funérailles nationales auxquelles sa dépouille eut droit, le notaire ouvrit publiquement une volumineuse enveloppe et, cerné de micros et de caméras de télévision, entreprit de lire l'épais testament du Maître, qui n'était rien moins qu'un ouvrage de cuisine.



Ce livre révélait aux Frachiniens le seul secret du Chef Murinais : l'emploi d'urine pour ses fonds de sauce. Curieusement, l'idée ne lui en était pas venu de son patronyme (Murinais/ M urinais/ aime uriner...) mais d'un séjour qu'il fit en Inde durant sa jeunesse. Il y avait fréquenté des adeptes brahmanes d'une secte dont la règle consiste à avaler dès l'aube, à jeun, un plein verre de leur propre urine. Comme toujours en philosophies orientales, les théories abondaient pour justifier le bien-fondé thérapeutique et spirituel de cet usage. Le jeune Murinais n'en retint que le goût. Il remarqua cette banalité que l'urine se parfume selon les aliments digérés. Il en tira tout son savoir-faire cuisinier.

Par exemple, la cuisson des asperges : la veille d'en mettre au menu, il en consommait lui-même une botte, et de fort salées pour boire d'abondance. Le lendemain, il recueillait sa propre urine courtoisement fumée par ce légume. Cet odorant liquide, il le portait à ébullition. Il y pochait en fagotins les pointes à servir. Cette préparation magnifiait évidemment la saveur naturelle de l'asperge. Nul n'en avait jamais goûté d'aussi sublimes.

- Mais où vous les procurez-vous donc, ces fabuleux légumes ?

- Au marché, tout simplement, avouait Murinais. Mais tout vient du savoir-cuire !

Il aurait aimé se vanter : vous voyez en moi le premier cuisinier lyrique au monde à utiliser l'intimité de son propre corps pour élaborer ses recettes. Oui, comme un poète lyrique !



Le succès venant, sa production personnelle d'urine ne suffit plus pour assurer toutes les préparations. Il eut alors l'idée d'utiliser l'urine d'animaux de la ferme pour accommoder ses plats. Comme d'autres emploient du lait, autre sécrétion mammifère, pour bouillir le porc ou tourner la béchamel, le Chef Murinais utilisait l'urine de veau pour mouiller la blanquette ou empanacher la soupe à l'oignon. Ou bien proposait-il son assortiment de petits légumes vapeur où sur la même assiette s'alignaient brins de carotte et lamelles de courgette ayant cuit dans les émanations de trois urines différentes, celle de la vache aux senteurs d'herbes, celle de la chèvre adulant l'amertume des bourgeons, celle de la brebis fleurant l'application des landes. Ces nuances ravissaient les convives qui se prenaient pour des gourmets avisés, même si pas un n'osait soupçonner quels ingrédients on leur faisait avaler.

Enfin, suivant l'inclination de la tradition frachinienne, Maurice Murinais essaya de porter à putréfaction ses bonbonnes d'urine mais cela finissait en ammoniacque dont la violence dénature les goûts. A la rigueur une goutte peut exalter les moules de rivière mais rien au-delà.

Dans son ouvrage posthume, le Maître conseille tout simplement de stériliser



pour la garde les différentes urines que l'on désire utiliser ; de là, naquit une prospère industrie de l'urine culinaire en boîtes de conserve, en berlingots plastique, en briques de cartons, en bouteilles de verre (certaines marques se vendant plus chers que le lait) et depuis peu on trouve dans les boutiques d'aéroport tropicaux, de l'urine d'éléphant lyophilisée en bocal, cadeau fort original pour les ménagères aventureuses et les cordons-bleus modernes.

Insensibilité des Narkossis

Les Narkossis n'ont pas inventé le lit ; ils ne disposent d'aucun meuble pour le sommeil.

L'un d'eux a-t-il envie de dormir ? Il ne cherche pas plus loin : il s'assoupit sur place. Coin de table, bout de trottoir, rebord d'ornière, un rien lui suffit. Il s'étend. Il ferme les yeux. Il ronfle.

S'il pleut, il fera certes quelques pas pour s'allonger dans un endroit sec. Mais pour le reste, tout lui convient : la terre battue des pistes, le sable ou le gravier, le granit, l'herbe tendre...

Cela vaut pour les femmes autant que pour les hommes. Pour les enfants comme pour les vieillards.

Aucun moustique n'émeut les Narkossis pendant qu'ils dorment : ils n'en ressentent pas les piqûres. Le sommeil anesthésie leur cuir. Aucun bruit ne les dérange. Ils semblent clore leurs oreilles de la même détermination que leurs paupières. Et quand on leur demande à quoi ils rêvent, leurs yeux s'écarquillent d'incrédulité ; des rêves, ils n'en font jamais. Ils ne comprennent même pas de quoi on leur parle. Ils croient que le sommeil, état de marbre psychologique, constitue une modalité de la mort, dont on ressuscite au réveil. Peut-on garder mémoire de l'au-delà, en vérité ? Aussi n'ont-ils aucune appréhension de la mort définitive à laquelle l'assoupissement les entraîne quotidiennement.

Bien entendu si un passant ou une passante se trouve dans l'urgence de copuler, ceux-ci n'hésiteront pas un instant à retrousser la gandoura du dormeur ou de la dormeuse. Nulle pudeur ne les effleure. Ils exécutent sur le champ leur petite affaire, rabattent la gandoura et continuent leur chemin. La personne ensommeillée n'a rien senti : ni plaisir ni désagrément. Elle ronfle de plus belle. Les autres promeneurs ne prêtent aucune attention à ces gymnastiques pour eux banales. Certains cependant, excités par contagion, il leur prend fantaisie de se soulager à la suite. Ils attendent leur tour, alignés comme chez nous on guette l'autobus.



Le mot amour n'existe pas en mandoqué, langage des narkossis. Le mot haine non plus, d'ailleurs. Autant que la décence, le peuple de cette île ignore donc les sentiments. Chez eux, ni fidélité en amour, ni instinct maternel, ni attachement filial...

Par exemple, notre façon de mariage les amuse beaucoup : quel intérêt un homme et une femme trouvent-ils à vivre bornés à la monotonie de leur couple ? Quelle frilosité traduit cette exclusivité conjugale quand l'assoupissement des corps assouvit, aux carrefours, la mêlée d'appétits immédiats ? Nos fidélités du couple leur paraissent farfelues ou hypocrites. Ils y voit une honte de nos pulsions organiques que nous dissimulerions derrière les grandiloquences de la passion. En vérité, il leur manque simplement de ressentir l'amour. Pareils à des animaux, les Narkossis !

De même un bébé naît-il quelque part, toutes les mains de la rue s'en emparent. Il passe d'une mamelle à l'autre. Nul ne s'inquiète de la mère biologique. D'ailleurs cette dernière tient déjà un autre nourrisson pendu à sa

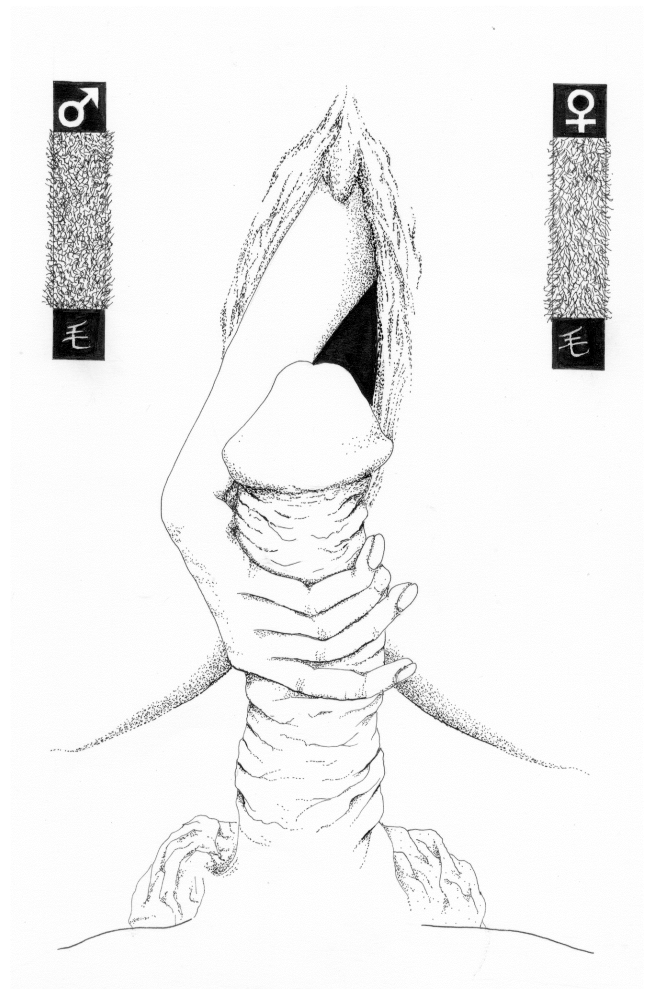
poitrine. Elle n'a pas à regretter une progéniture qu'elle n'avait même pas capté en sa mémoire. Ainsi poussent les enfants, dans un phalanstère spontané où personne n'identifie ni ses rejetons ni ses géniteurs. J'ai vu des vieillards édentés téter des parturientes. Qui sait : leurs propres filles ?

Aussi, les Narkossis ne comprennent-ils pas que nous nous délectons aux affres de Roméo et Juliette, légende dont les ressorts leur échappent totalement. Leur poésie évite tout émoi. Elle revendique la froideur. Elle se borne à décrire sans rythme des paysages souvent ruraux en énigmatiques chapelets de métaphores sans rime. Cette forme rend la poésie narkossie vraiment facile à traduire et à placer en contrepoint de notre propre poésie contemporaine.

Copulation civique obligatoire

Les Samulites considère la copulation comme un plaisir aussi innocent que la gastronomie ou la peinture. Ils n'en cachent donc pas les organes. Mieux même, ils mettent en valeur pénis et clitoris par le maquillage comme nous autres fardons lèvres ou paupières. Ils colorient, coiffent, postichent leurs poils pubiens aussi artistiquement que des cheveux. Leurs vêtements traditionnels ménagent une fenêtre à l'entrejambe pour exposer ces élégances.

Aussi, lorsque deux Samulites se rencontrent, se congratulent-ils volontiers sur la bonne mine de leur sexe autant que sur l'éclat de leur visage. Ils se flattent mutuellement les testicules de la même affection qu'on tapote une joue. Elles se palpent les lèvres vaginales comme on pose une main amicale sur l'épaule. On plaint celui qui exhibe une érection : n'a-t-il pas joui d'éjaculation récente ? Peut-on sur le champ lui calmer l'ardeur ? Alors, aussi simplement que nous allons prendre un verre, on entre dans le premier café se masturber ou s'emmancher sur la moleskine des banquettes. L'initiative en revient surtout aux femmes ; légitimement, elles en tirent fierté : la médaille du Mérite Copulatoire distingue les plus méritantes lors de la Fête Nationale.



Les écoles samulites ne se bornent pas à enseigner les mécanismes de la reproduction. Elles prétendent entraîner à l'amour. On le constate en feuilletant les manuels d'éducation sexuelle, aussi abondamment illustrés que nos revues pour célibataires : croquis et clichés exposent sans fard les rituels du désir, les façons de caresses, les positions érotiques, les moyens de donner et prendre plaisir à la combinaison de la bouche et des doigts ; ils expliquent comment reconnaître et développer les zones érogènes, contrôler l'éjaculation, élever l'orgasme. D'ailleurs, en la matière, on parle non pas d'enseignement sexuel mais d'éducation amoureuse.

De plus, dans cette île, les lois rendent la Copulation Hebdomadaire Obligatoire (C.H.O.) pour toute personne reconnue nubile. Le législateur a institué cette obligation pour assurer chaque semaine à tous



citoyennes et citoyens un Rapport Minimum Sexuel (R.M.S.) - de la même façon que d'autres pays accordent un Revenu Minimum d'Insertion (R.M.I.) aux plus démunis. Bien entendu, cette obligation n'exclut aucunement les autres accouplements laissés au libre désir de chaque Samulite.

La C.H.O. doit avoir lieu si possible publiquement.

A cet effet, chaque maison possède une véranda. On y étend des nattes ; on y dresse des couches de fortune. Les propriétaires légitimes s'y livrent aux joies de la copulation à la vue des voisins, des passants mais surtout sous l'oeil attentif de leurs propres enfants. En effet, au même titre que la propreté ou la politesse, les parents samulites ont à cœur de montrer les manières et les plaisirs de la sexualité à leur progéniture. Ils complètent utilement les notions enseignées à l'école. Ils les incitent à mettre en pratique ces rudiments en jouant "au papa et à la maman" avec les autres enfants du quartier invités ces nuits-là. Certaines vérandas bruissent de couples en action : des grands-parents aux marmots, tous les âges de la vie s'aiment avec un enthousiasme forcément communicatif. On cite ces maisons en exemple. On les honore. On les appelle heureuses.

Les exécutants ont pris soin de convoquer l'flotier de police chargé de constater leurs ébats. Ce dernier appose son tampon officiel sur le C.C.C., le Carnet de Copulation Citoyenne.



Les familles, à vrai dire, ne rencontrent aucune difficulté à appliquer la Copulation Hebdomadaire, minimum requis. Restent cependant nombre de personnes seules, veufs et veuves, divorcé(e)s, travailleurs déplacés ou voyageurs solitaires, pour lesquels la recherche de partenaire pose problème. Il revient donc à l'État d'organiser ce service hebdomadaire.

Chaque école dispose d'un gymnase que les équipes municipales aménagent en préau d'amour : ils y disposent de petits tapis semblables à ceux utilisés pour la prière dans les mosquées. Les personnes célibataires se présentent à une heure convenue au vestiaire du gymnase. Elles s'y déshabillent sur des airs de carnaval. On leur remet une serviette de toilette puis elles passent obligatoirement par les douches communes. Il convient en effet de

s'offrir à son futur partenaire dans les meilleures conditions d'hygiène. Mais à vrai dire, les attirances se révèlent grâce à la promiscuité de l'eau et de la mousse si bien que la plupart des couples se forment déjà sous l'arrosoir. Ceux-là passeront directement dans le préau d'amour et sur le tapis de leur choix, continueront les ébats si bien commencés.

Les autres, les délaissés, les ingrats, les coincés incapables d'oser séduire (certes, peu nombreux grâce à l'éducation) se présentent nus devant l'officière d'état civil - toujours une dame d'expérience, cette fonctionnaire, une matrone riche de mansuétude et familière des labyrinthes du désir. D'autorité, elle accouple.

Elle n'hésitera guère à unir un frêle adolescent à une obèse octogénaire qui le maternera. Elle appariera tel charretier moustachu et ce turc pelé, ivrogne souffreteux. Elle n'hésitera pas, non plus, à assembler des trios ou des quatuors. Il s'agit de permettre à tous d'accomplir la C.H.O. et, dans les limites du respect de la vie et de l'exogamie, aucun tabou n'arrête ces femmes avisées

On croit souvent que les personnes souffrant d'un handicap physique rencontrent beaucoup de difficulté à trouver un partenaire en amour. En réalité, il se passe exactement le contraire. Manchots, boiteux, estropiés soulèvent la compassion et surtout la curiosité... Ils ont leurs amateurs, plus nombreux qu'on imagine.